

Études littéraires africaines

MILLER (Christopher L.), *Impostors, Literary Hoaxes and Cultural Authenticity*. Chicago: The University of Chicago Press, 2018, 240 p. – ISBN 978-0-226-59100-1



Ninon Chavoz

Number 48, 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1068460ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1068460ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chavoz, N. (2019). Review of [MILLER (Christopher L.), *Impostors, Literary Hoaxes and Cultural Authenticity*. Chicago: The University of Chicago Press, 2018, 240 p. – ISBN 978-0-226-59100-1]. *Études littéraires africaines*, (48), 267–271. <https://doi.org/10.7202/1068460ar>

lis auprès d'*iimbongi* en milieu urbain (chapitre 4) et en milieu rural (chapitres 5 et 6). Le quatrième chapitre pose la question de l'éventuelle instrumentalisation politique de l'*izibongo* dans la période post-apartheid, notamment à partir du cas de Zolani Mkiva, l'*iimbongi* de Mandela, dont les performances devaient composer à la fois avec la censure politique et avec les exigences de la commercialisation. L'accent est mis, au cours de l'analyse, sur deux dimensions essentielles des performances des *iimbongi*, dont la présence semble se maintenir en dépit de leur statut social incertain : la capacité rhétorique (encodée dans le genre) à porter la critique au sein même de l'éloge et surtout la densité du silence du barde, dont les prises de paroles doivent rester irruptives, imprévisibles, si elles veulent garder toute leur efficacité auprès du public.

La teneur spirituelle de l'*izibongo* est manifeste en milieu rural où les *iimbongi* interrogés revendiquent leur proximité avec les guérisseurs et les prophètes. À ce titre, en tant qu'artistes du verbe, ils sont en situation d'intervenir dans les débats portant sur les politiques de développement rural (chapitre 5) et sur l'épineuse question de la redistribution des terres (chapitre 6). Le recours à un « xhosa profond » (*deep Xhosa*), enrichi d'une multitude de noms propres appartenant aux lieux et aux ancêtres, donne aux poèmes l'extension verbale et la latitude nécessaires pour mettre en perspective les mots du pouvoir depuis un espace verbal directement connecté au paysage et à l'expérience qu'en font les populations. E. McGiffin montre de façon convaincante le rôle important des *iimbongi* dans la constitution de réponses écopoétiques locales aux mots d'ordre des pouvoirs centraux.

Cette remarquable étude, qui part d'un constat très dur à propos de la situation sociale, économique, politique et écologique de l'Afrique du Sud, est animée d'une confiance salutaire dans les ressources de peuples dont les *iimbongi* sont les intellectuels organiques et dont les ripostes poétiques affrontent les grands défis du monde contemporain.

■ Xavier GARNIER

MILLER (CHRISTOPHER L.), *IMPOSTORS, LITERARY HOAXES AND CULTURAL AUTHENTICITY*. CHICAGO : THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS, 2018, 240 P. – ISBN 978-0-226-59100-1.

À l'heure où la critique célèbre le retour d'une littérature du réel, soucieuse du monde au point d'emprunter aux sciences socia-

les le modèle heuristique de l'enquête (voir Laurent Demanze, *Un nouvel âge de l'enquête*, 2019), le présent ouvrage détonne. Si enquêteur il y a, ce n'est pas en effet l'écrivain scrupuleux, glanant les bribes d'informations sur le terrain, mais bien le lecteur et le critique, piètres investigateurs souvent dupes d'une « supercherie » auctoriale (Christopher Miller offre ce terme comme traduction de l'anglais *hoax*, p. 53). *Impostors* ne se situe certes pas dans un terrain en friche : on rappellera ainsi que Maxime Decout publiait en 2018 un essai consacré aux *Pouvoirs de l'imposture* tandis qu'Anthony Mangeon explorait dès 2016 les enjeux des *Crimes d'auteur* (voir *ELA* n°41, p. 204-206). Le propos de Chr. Miller, professeur en études françaises et afro-américaines à l'Université de Yale, porte cependant sur une forme d'imposture spécifique, située à la croisée de l'exercice – voire du « jeu » (*the way of play*, p. 6) – littéraire et d'une configuration socio-politique inégalitaire. Les démarches créatrices qu'il qualifie de « supercheries interculturelles » (p. 2) sont en effet définies comme autant de « visites littéraires éphémères dans les conditions imaginaires d'une altérité aux contours variables » (p. 10). On ajoutera que ces visites se font toujours « de haut en bas » (*looking down*, p. 42), le point commun des romans étudiés résidant dans la transgression identitaire commise par un auteur dit « majoritaire », ponctuellement revêtu d'un masque ou d'un pseudonyme « minoritaire ». Il ne s'agit donc pas, si tant est qu'il en existe, d'impostures « ordinaires » mais de démarches qui, faisant fond sur de pressantes attentes éditoriales, embrassent le risque aujourd'hui bien connu de « l'appropriation culturelle ». Précisons d'emblée que le critique ne manie pas dans ces pages l'intransigent maillet du juge : s'il s'attache à identifier les victimes (*cui malo*) et les bénéficiaires (*cui bono*, p. 11) de l'imposture, Chr. Miller ne se présente nullement en censeur, mais plutôt en observateur averti de l'illusion littéraire.

L'un des atouts les plus saisissants de son ouvrage réside dans l'extension du corpus : non content d'analyser conjointement les littératures françaises et francophones – d'autant plus indiscernables ici qu'un auteur dit *français* peut se faire passer avec succès pour un écrivain *francophone* –, Chr. Miller les compare également à des récits américains, dont le traitement occupe la première partie de l'ouvrage (*The Education of Little Tree*, autobiographie *cherokee* prêtée à Forrest Carter mais écrite par Asa Earl Carter, membre du Ku Klux Klan et plume du ségrégationniste George Wallace ; *Famous All Over Town*, prêtée à Danny Santiago mais écrite par Daniel James ; *Go Ask Alice*, publié anonymement mais largement imputé à l'éditrice

Beatrice Sparks ; *Sarah* de JT LeRoy dont le personnage auctorial, inventé par Laura Albert, fut incarné par Savannah Knoop ; *Love and Consequences*, roman du ghetto de Margaret B. Jones, en réalité composé par Margaret Seltzer ; *Misha : A Memoir of the Holocaust*, présenté comme l'autobiographie de Misha Defonseca mais écrit par la Belge Monique de Wael). Par ce rapprochement, le critique remet en cause l'opposition récurrente entre un communautarisme américain propice à la mise en scène de la différence et un universalisme français qui tendrait au contraire à en minorer ou à en marginaliser l'expression (p. 19). Consacrée au champ français et francophone, la deuxième partie de livre rassemble neuf auteurs dont la dispersion chronologique – du XVIII^e siècle à nos jours – garantit à elle seule la profondeur historique du phénomène traité : « l'appropriation culturelle », avec son lot de griefs et de procès, ne date pas d'hier. La troisième partie de l'ouvrage est enfin intégralement consacrée aux multiples supercheres orchestrées par Daniel-Louis Théron, mieux connu sous deux d'entre ses nombreux pseudonymes : Jack-Alain Léger (auteur entre autres de *Monsignore*, d'*Autoportrait au loup* et de *Jacob Jacobi*) et Paul Smail (auteur supposément « beur » de *Vivre me tue*, *Casa, la casa*, *La Passion selon moi* et *Ali le Magnifique*). Cette dernière étude monographique – si tant est que le terme puisse être employé au sujet d'un écrivain qui se distingue précisément par la multiplicité de ses visages – permet à la fois d'étudier en détail le fonctionnement littéraire de la supercherie et d'en évaluer l'impact, dont témoigne entre autres la réaction outragée d'Azouz Begag (p. 167-175).

Dans ce riche panorama – remarquable autant par sa diversité que par sa cohérence –, on relèvera le traitement accordé au mystérieux Chimo (p. 120) ou encore la relecture que livre Chr. Miller du dédoublement Gary / Ajar : selon lui, le fait que la « fable républicaine » (p. 113) offerte par *La Vie devant soi* dût initialement être prêtée à un certain Hamil Raja, « médecin français à Oran », incite à en faire un remarquable exemple de supercherie interculturelle. Le lecteur des *ELA* se montrera également sensible aux analyses réservées aux cas de Bakary Diallo (p. 74-76) et de Camara Laye (p. 90-104) : s'il est assez couramment admis que le premier ne fut vraisemblablement pas l'unique auteur de *Force-Bonté*, Chr. Miller souligne combien le statut de « classique africain » prêté au second complique la remise en cause de son statut d'auctorialité, âprement défendu par une frange de la critique. Tout en concédant qu'il faut renoncer à obtenir sur le sujet une certitude étayée par des preuves tangibles, Chr. Miller rappelle que les recherches d'Adèle King

(2002) ont contribué à établir que *L'Enfant noir* fut écrit par Camara Laye avec la collaboration de quatre autres plumes (parmi lesquelles King cite Aude Joncourt et Marie-Hélène Lefaucheux) et que *Le Regard du Roi* est désormais prêté sans conteste au Belge Francis Soulié, écrivain raté, collaborateur réfugié en France pour échapper à la peine de mort. Cette imposture avérée n'empêche pourtant pas Toni Morrison de célébrer en 2001 *Le Regard du Roi* comme un roman « intégralement africain », mettant précocement en œuvre le *writing back* des peuples colonisés (p. 101) : d'abord publié dans les pages de la *New York Review of Books*, cet éloge tient désormais lieu de préface à la réédition du roman en anglais, parue en 2011 dans la collection *New York Review Book Classics*, et ce, sans que les interpellations répétées que Chr. Miller affirme avoir adressées à l'éditeur aient porté leurs fruits (p. 102).

L'anecdote illustre admirablement l'un des apports fondamentaux de cet ouvrage qui prodigue au critique, si bien établi soit-il, une inestimable leçon de modestie. Le succès à répétition dont bénéficient les imposteurs – prolongé parfois bien au-delà de la révélation de leur supercherie – témoigne de la candeur qu'il y aurait à placer encore sa foi en la capacité du critique à livrer un « diagnostic scientifique » (*to act forensically*, p. 16) à propos de l'identité d'un écrivain. Plus encore, l'importance accordée à la personne de l'auteur, dont la réception se trouve soudain bouleversée par la révélation de son nom, de son orientation sexuelle ou de son origine, offre un démenti cinglant aux théories devenues, au cours des dernières dizaines d'années, l'incontournable poncif des études littéraires : que deviennent en effet la « fonction-auteur », la « mort de l'auteur » ou même l'impénitent « pacte référentiel » (p. 45) face au scandale nourri par l'imposture ? Adieu veau, vache, cochon, couvée : l'ouvrage de Chr. Miller apparaît comme un appel à lire différemment, c'est-à-dire plus modestement et plus réalistement.

Sans doute faut-il, à ce stade de l'analyse, revenir sur l'hypothèse initiale qui nous avait conduit à faire du présent ouvrage un bel *hapax* dans le champ d'une critique contemporaine largement préoccupée par la question du retour au réel. C'est en somme tout le contraire : quoi qu'il embrasse pleinement le jeu de l'illusion, *Impostors* est un ouvrage de critique éminemment réaliste. Appellant à tempérer les ambitions de l'herméneute-détective, il parvient en effet à placer en résonance la littérature et l'actualité, sans jamais cantonner la première dans une position tristement ancillaire. Bien qu'il remonte avec une remarquable aisance aux précédents historiques qu'ont constitué *La Religieuse* de Diderot ou la fallacieuse épopée « illy-

rique » signée par Prosper Mérimée sous le nom de Hyacinthe Maglanovich, Chr. Miller n'en livre pas moins une œuvre contemporaine, au sens où elle se révèle singulièrement propre à éclairer les problématiques les plus aiguës de notre temps. La préface souligne ainsi ce que la préoccupation de l'auteur pour les « *fake news* » doit à l'actuelle situation politique américaine et à l'omniprésence d'un président par trop enclin à crier au « *hoax* » (p. X) sur les réseaux sociaux. L'actualité de l'ouvrage ne s'arrête cependant pas là : en examinant des cas de transgression interculturelle dont il analyse les modalités stylistiques et éditoriales autant que les contre-coups médiatiques, Chr. Miller pose la question du positionnement de la fiction dans le contexte de ce que Laurent Dubreuil appelle « la dictature des identités » (2019). Le rôle de la littérature en la matière n'a rien d'anodin : remettant en cause l'idée même d'une identité culturelle spontanément reconnaissable, les supercheries littéraires « se nourrissent du système comme autant de parasites, et, une fois découvertes, elles le mettent en péril » (p. 43-44). Ne faudrait-il pas en déduire que l'identité, telle qu'elle est actuellement promue et vendue, est le vrai visage de l'imposture ?

■ Ninon CHAVOZ

NAUDILLON (FRANÇOISE), DIOUF (MBAYE), DIR., *SPATIALITÉS LITTÉRAIRES ET FILMIQUES FRANCOPHONES : NOUVELLES PERSPECTIVES*. MONTRÉAL : MÉMOIRE D'ENCRIER, 2018, 230 P. – ISBN 978-2-897-1254-48.

Publié en 2018 chez l'éditeur montréalais indépendant Mémoire d'encrier, cet opus semble émaner partiellement du colloque « Pour une géocritique du texte et du cinéma francophones » qui s'est tenu à l'Université McGill en avril 2016. Sont réunis ici douze articles portant sur le cinéma et la littérature des espaces francophones contemporains, allant du Maghreb à la France, d'Haïti à l'île Maurice. Les contributions sont centrées sur des auteurs d'Afrique subsaharienne : du Sénégal à Djibouti, de la Guinée au Congo, du Togo à l'Afrique du Sud.

Dans une brève introduction, les directeurs, adoptant le concept de la « géocritique » (Bertrand Westphal) qui devient le *leitmotiv* de l'ouvrage, mettent l'accent sur le lien entre spatialité et imaginaire. Plus qu'une « simple » localisation des espaces romanesques et filmiques qui examinerait leur signification particulière, on ambitionne donc de montrer comment « l'espace référentiel habituel se dissout